

Il n'y a pas de musée qui ne lui soit redevable de quelque accroissement ; et, dans ses dons, on peut admirer le choix judicieux et précieux qui y a présidé. Il visait moins à la quantité qu'à la qualité de ses dons, bien que, dans plusieurs départements, l'un et l'autre se rencontrent à un haut degré.

Malgré des ressources restreintes et diminuées encore par sa charité si connue, malgré l'absence de toute ostentation, il a trouvé moyen de faire à l'université des dons vraiment royaux, lesquels, je me hâte de le dire, ont été généreusement ratifiés par ses héritiers. Le plus considérable, et pour la valeur intrinsèque et pour le nombre des pièces, est celui qu'il appelait son « Musée Huron ».

Parmi les études si variées et si sérieuses qui ont occupé les loisirs de Joseph-Charles Taché, se trouve celle de nos antiquités canadiennes. La connaissance qu'il avait acquise personnellement, dans le temps de sa vigueur physique, de la vie des bois, jointe à l'étude des plus anciens documents et spécialement des Relations des Jésuites, lui permirent de reconstituer l'ancien pays des Hurons et de déterminer l'emplacement de certaines bourgades, entre autres celui de Ihonatriia. Sa détermination fut tellement précise qu'il fixa, en pleine forêt, jusqu'à l'endroit où devait se trouver le cimetière de la bourgade, tombeau où, pendant des siècles peut-être, les Hurons enterrèrent leurs morts.

Quand on connaît les idées superstitieuses de nos anciens sauvages du Canada, et l'espèce de culte religieux avec lequel ils prenaient soin des ossements de leurs ancêtres, on comprend que la découverte d'un cimetière entier était celle d'une mine archéologique, dont l'inventaire, au point de vue des peuplades huronnes, devait amener des trésors de renseignements analogues à ceux que les fouilles de l'emplacement de Troie ont produits de nos jours, toute proportion gardée.

L'exploitation de ces richesses ethnologiques était bien la propriété de M. Taché, car c'était le fruit de ses recherches personnelles. Il était allé dans la forêt, accompagné seulement de quelques manœuvres dont le vigueur physique seule était utilisable par lui. Ceux-ci, après avoir abattu des arbres de près de deux cents ans d'existence, après avoir creusé six et huit pieds sans avoir rien trouvé, se faisaient un scrupule de continuer un ouvrage qui leur semblait une dépense inutile. Il fallut, pour les faire continuer, cette parole de M. Taché : « Creusez toujours jusqu'à ce que je vous dise d'arrêter ; qu'est-ce que cela vous fait ? Vous serez payés tout de même. » — Ils creusèrent donc jusqu'à dix pieds d'abord, puis jusqu'à quinze et vingt, et, à leur grand ébahissement, mirent au jour les trésors tant cherchés. — Certes c'était bien la propriété de M. Taché et ce sont ces richesses dont il a voulu faire bénéficier les musées de l'Université Laval.

Il s'était réservé d'étudier plus tard et de classer tous ces matériaux si précieux : pour cela il avait demandé qu'on ne vint pas à y toucher, ni à les déranger, désir qui a été scrupuleusement respecté jusqu'ici. M. Taché avait toujours espéré venir terminer ses jours à Québec, et il devait alors travailler à un grand ouvrage sur la nation huronne, fondé sur le résultat de ses fouilles, lesquelles du reste il se proposait de continuer. Malheureusement les infirmités survenues dans le vieillesse jointes au besoin constant qu'on avait de ses lumières dans le Département d'où il avait été obligé de prendre sa retraite, l'ont retenu dans sa chambre de l'Hôpital d'Ottawa, où il résida jusqu'à ses derniers moments. — Je crains bien qu'il n'ait pas même laissé de notes sur ce